

# villa arson

à ce qui infuse mon travail. Je crois avoir toujours tenté d’être à la frontière de plusieurs mondes. Je suis artiste et mon travail est surtout montré dans des musées, des centres d’art et des galeries, et pourtant le cinéma n’est jamais loin, la littérature non plus, la musique aussi. Ce que je cherche à construire et à montrer, ce sont des histoires fantastiques, et pourtant ancrées dans un réel bien concret. La littérature sud-américaine a ce pouvoir de mêler les choses, de traverser les frontières, d’inventer des mondes, de nous parler franchement de la violence du notre, et pourtant elle transforme, elle joue et crée des passerelles. Elle est libre, acerbe et généreuse, et cela me touche.

J’ai rencontré il y a quelques temps l’écrivain Pierre Ducrozet qui a écrit le 30 octobre 2021 dans le journal *Libération*, un article intitulé « La Confrérie secrète », dont voici un extrait :

*Des formes débarquent et on n'avait jamais vu le monde ainsi auparavant. Il existe une confrérie secrète dans la littérature contemporaine. Les livres d'un certain écrivain chilien du tournant du siècle dernier ont modifié leur manière de concevoir le monde proliférant et labyrinthique qu'ils habitent, et la littérature. À chaque fois ou presque que je parle à une écrivaine ou un écrivain, d'ici ou là, de ma génération ou à peu près, je découvre que ce même lien nous relie. Souvent, à sa lecture, je reconnais le tissage, la ligne de traîne qu'a laissée le mystérieux écrivain et les possibilités qu'il a ouvertes. Parfois elle est plus cachée au regard, mais tous ou presque reconnaissent la puissance, la filiation, l'arbre généalogique qui s'en voit dès lors modifié. L'écrivain chilien, vous l'avez deviné, s'appelait Roberto Bolaño et sa puissance a essaimé partout, où que votre regard vous porte : Valeria Luiselli, Jakuta Alikavazovic, Ben Lerner, Rodrigo Fresán (qui était son ami), Virgine Despentes (dont le Vernon Subutex doit beaucoup à la structure circulaire des voix des Détectives sauvages), Adam Thirlwell, Patti Smith ou Mariana Enriquez, dont le formidable et effrayant Notre part de la nuit renverse à son tour le roman comme 2666 avant lui.*

Il me plait de penser que cette filiation se retrouve aussi parmi les artistes invité-es dans cette exposition. Je sais que pour certain-es c’est le cas, cette littérature a une place dans la construction de leur pensée et de leur travail. J’aime l’idée que nous soyons relié-es par un récit commun sans pour autant faire communauté, j’aime l’idée d’une confrérie secrète dont les protagonistes eux-mêmes ne savent pas qu’ils en font partie.

ÉM Au-delà du choix des artistes, comment s’est passé le choix de leurs œuvres et comment avez-vous articulé vos œuvres au sein des leurs ? D’autre part, quel statut donnez-vous à la vidéo *Tonnerres* au sein de l’exposition ? Est-elle une introduction ? Une sorte de *tempo* visuel ?

LG J’ai proposé aux artistes de se retrouver en amont. Ielles ne se connaissaient pas et ont accepté avec joie. Je ne voulais pas décider des pièces qui seraient montrées car je parlais du principe que si je les invitais, ce n’était pas pour une pièce en particulier mais pour leurs travaux respectifs dans leurs

qui le souhaitaient de venir nous rejoindre. Les jeunes danseuses et danseurs de l’école Rosella Hightower à Cannes nous ont aussi rejoints pour la scène finale du film. Cette question du temps est de plus en plus présente dans mon travail, car mes ami-es et moi-même ne sommes plus si jeunes, et je tenais à ce que la scène finale du film soit peuplée d’une nouvelle génération qui vient se mêler à la nôtre.

ÉM Quand on évoque votre œuvre on parle souvent de la constitution de communautés. Quelle portée donnez-vous à ce terme ou plutôt à la notion de communauté qui peut avoir plusieurs sens selon les personnes qui en parlent ? En vous connaissant un peu, il semble que la première communauté, en tout cas celle qui est à l’origine de votre œuvre, c’est votre famille.

LG J’ai en effet eu la chance de grandir dans une famille où la question de ce que l’on fait ensemble et avec les autres était centrale. Cela m’a aidée à être libre d’inventer mon rapport aux autres et au monde, dans la réalité comme dans la fiction. Je ne suis pas certaine de souhaiter définir ou construire une communauté en particulier. Je crois que c’est pour cela que celles que j’imagine au fil de mes histoires restent fictives, changeantes et magiques. Faire des films me permet de mettre au jour ce qui nous lie, et pour ce qui est de ce en quoi je crois, il est tout simplement question de rencontre et de construction d’espaces communs de réflexion. Lorsque l’on parle de mon travail, la notion de communauté est en effet récurrente, et je crois l’avoir toujours fuie car je suis terrorisée par l’idée qu’une raison unique puisse unir des individus, cela me fait peur. Le point de bascule vers la violence ou le sentiment d’être mieux que l’autre n’est jamais loin. Cependant, je respecte profondément cette notion et reste en admiration devant les capacités de lutte, de résistance et d’engagement de certaines. Disons que mon travail questionne la notion de communauté mais n’en illustre ni n’en construit une en particulier.

ÉM En vous voyant vivre avec toute l’équipe du film au printemps dernier, nous avons finalement invitée non pas à une unique exposition personnelle mais comme artiste et commissaire d’une exposition qui occupe tous les espaces du centre d’art. Nous avions envie de voir comment votre façon de vivre et de produire des films pouvait se traduire sous la forme d’une exposition collective. Vous avez répondu en réunissant des artistes que vous connaissiez mais qui eux-mêmes se connaissaient peu, voire pas du tout, avec tout de même un lien commun : le livre *Ce que nous avons perdu dans le feu* de l’autrice argentine Mariana Enriquez. Mais au-delà de ce livre, c’est la littérature sud-américaine qui vous attire. Qu’a-t-elle d’inspirante pour vous ? Vous écrivez dans le texte de présentation de l’exposition qu’elle fait preuve « d’une magie obscure mêlée à une extrême lucidité ». Qu’est-ce que cela signifie exactement ?

LG La littérature sud-américaine m’habite depuis longtemps et je n’en ai jamais vraiment parlé. C’était jusqu’à présent quelque chose d’intime que je partageais avec mes proches. Pourtant, c’est surtout la référence première lorsque je pense

Éric Mangion Cette exposition a démarré par une résidence à la Villa Arson, au printemps 2021. Nous vous avons invitée à réaliser un film. Ce dernier est projeté dans la Galerie carrée. Il s’intitule *Tonnerres*. Nous y voyons des jeunes gens déambuler dans différents paysages de l’arrière-pays niçois. Ils semblent pris de troubles auditifs ou visuels, ou de convulsions. Qui sont-ils ? Quels sont exactement ces paysages ? On ressent beaucoup les effets de la tempête Alex. Cette catastrophe a-t-elle initié le film ?

Lola Gonzàlez Lors d’une résidence de création, je recherche tout d’abord les décors qui accueilleront mon histoire. Je tente de voir ce qui marque, ou a marqué, un lieu. Vous m’avez proposé cette invitation fin septembre 2020 et quelques jours après votre appel, dans la nuit du 2 octobre, je découvrais impuissante les images des vallées surplombant Nice, dévastées par la tempête Alex. Je savais alors, avant même de venir vous rencontrer, que cette catastrophe naturelle serait au centre du projet. Je tenais à ce que les personnages du film soient à la fois marqué-es dans leurs corps et âmes par cette tempête et qu’ielles soient aussi porteur-euses de signes qui doivent éveiller celles et ceux qui n’écoutent pas les mises en garde données par notre environnement. Je les imaginais comme des messenger-ères déjà abimé-es, semblables aux résidus de bois flottés que l’on découvre partout après le passage d’une tempête.

ÉM Est-ce que certains paysages vous attirent particulièrement ou vous vous laissez porter par les lieux (et donc les espaces) où vous tournez ?

LG Le paysage est central dans mon travail. Ami ou ennemi, il nous donne beaucoup d’informations sur notre époque, notre rapport à l’autre et attire toujours mes personnages avec lesquels il semble jouer. Tous les paysages me touchent, je me laisse porter par les lieux et suis toujours attirée par la puissance évocatrice de ce que je découvre. Cependant, il est évident que plus je voyage pour réaliser des films, plus mon regard est confronté à l’impact du réchauffement climatique sur l’environnement et cela se retrouve dans mon travail vidéo. Pour exemple, *Les Anges*, tourné à Los Angeles en août 2017 a été imaginé en réaction aux feux de forêts qui entouraient la ville cet été-là.

ÉM *Tonnerres* réunit donc un groupe de jeunes gens, comme c’est presque toujours le cas dans vos films. Comment constituez-vous ces groupes ? Avez-vous un mode de « recrutement » ? Ou les acteurs et actrices vont et viennent au gré de vos projets ?

LG Je travaille depuis des années avec un groupe d’ami-es qui va et vient en fonction des disponibilités de chacun-e car aucun-e n’est actrice ou acteur professionnel-le. Ielles ont toutes un métier bien distinct. Je tiens à ce que pour chaque nouveau projet, un noyau dur de ce groupe initial soit présent, comme le relais d’une course. Mais je tiens aussi à ce que ce soit l’occasion d’inviter et de faire se rencontrer de nouvelles personnes. Ici, j’ai donc proposé aux étudiant-es de la Villa Arson

Hiver 2020, il y a la découverte de l’univers de Mariana Enriquez, une claque. Le titre de son livre me hante, *Ce que nous avons perdu dans le feu*. Novembre 2021, je viens de terminer son dernier roman, *Notre part de nuit*. Je suis sidérée et profondément touchée par la puissance de son écriture. Alors, je lui emprunte ses mots pour le titre de cette exposition collective, une façon pour moi d’inviter Mariana parmi nous et de lui rendre hommage. Que ses fantômes viennent danser avec ceux de Zoe Heselton, que ses mots viennent jouer avec ceux inscrits sur les peintures de Corentin Canesson. Que la fulgurance du travail de Thomas Teurlai soit infusée de sa poésie. Que les corps d’Émilie Brout & Maxime Marion échangent avec celles et ceux qui jalonnent ses récits. Que les esprits présents dans les images d’Emma Lauro se confondent avec les siens. Que les cieux d’Abdelkader Benchamma abritent nos légendes. Que nos morts et nos ami-es avancent ensemble.

Il me semble important de donner à voir ce qui m’a poussée à inviter ces sept artistes en particulier et ainsi vous laisser comprendre ce qui me lie à chacun-e d’eulleux. Car *Ce que nous avons perdu dans le feu* est certainement une proposition de rencontre, de réflexion humaine, artistique et amicale, mais aussi un désir de rendre réel ce qui n’était que fiction en moi. Ma fascination pour leurs démarches respectives et la tendresse que j’éprouve à leur égard ressemblent à celles que j’ai pour les personnages des romans que je dévore. La littérature sud-américaine contient souvent une forme de magie obscure mêlée à une extrême lucidité que je recherche moi-même constamment dans la construction de mon travail et que toustes côtoient, il me semble. Je tenais à rassembler des personnes qui ne se connaissent pas, et l’émotion que j’éprouve quand je les regarde faire, parler, chanter ou écrire, a renforcé mon envie de voir ce qu’il se passerait s’iels se rencontraient. Comme souvent dans mon travail, la création d’un nouveau film est un prétexte à rassembler des ami-es, à arpenter des maisons et des paysages, à trouver une langue commune et construire quelque chose. Voici les règles du jeu proposées : retrouvons-nous en amont, rencontrons-nous, rencontrez-vous, montrons-nous ce que nous faisons et choisissons ensemble ce qui sera montré et pourquoi pas, tentons de croire en ce pressentiment que nos travaux vont avoir beaucoup à se dire. Essayons de construire ensemble une exposition qui écoute ce qui nous lie, ce qui nous hante, et ce que nous avons besoin de donner à voir et à entendre à celles et ceux qui la traverseront. Parlons de cette sensation de ne pas être loin de confondre le réel et la fiction tant le monde oscille en ce moment, pensons cette exposition comme un potentiel roman où nos travaux deviendront des personnages, des décors, des actrices et des acteurs, des lieux et des espace-temps d’une histoire en cours d’écriture.

L.G.



Agenda

• Samedi 5 février 2022 19h00
Only a Thread In a Cloth Performance de Zoe Heselton (durée 40 minutes)
Grand hall

Tous les jours d'ouverture

• 15h00

Rendez-vous point de vue sur les expositions

Les étudiantes de la Villa Arson conçoivent des parcours commentés, voire performés, dans les expositions en convoquant leurs propres centres d'intérêts en connexion la programmation.
Gratuit. Sans réservation.

Informations pratiques

Exposition ouverte tous les jours (sauf le mardi) de 14h à 18h.

La Villa Arson est un établissement public du ministère de la Culture. Elle reçoit le soutien de la Région SUD Provence-Alpes-Côte d'Azur, du Département des Alpes-Maritimes et de la Ville de Nice. La Villa Arson est membre compesante à personnalité morale de UCA – Université Côte d'Azur, ainsi que des réseaux L'Ecole(s) du Sud, BOTTOX[S] et DCA.

Le MINISTÈRE DE LA CULTURE, UNIVERSITÉ CÔTE D'AZUR, RÉGION SUD PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR, DÉPARTEMENT DES ALPES-MARITIMES, VILLE DE NICE, LE DÉPARTEMENT DES ALPES-MARITIMES, UNIVERSITÉ CÔTE D'AZUR, UCA – UNIVERSITÉ CÔTE D'AZUR, L'ÉCOLE(S) DU SUD, BOTTOX[S] ET DCA.

<sup>[1]</sup> Design – In the shade of a tree Impression – Imprimerie CCI Image – Tonnerres, 2021, image du film, production Villa Arson crédits images : Lola González et la galerie Marcelle Alix, Paris

# Ce que nous avons perdu dans le feu

Avec Abdelkader Benchamma, Émilie Brout & Maxime Marion, Corentin Canesson, Lola González, Zoë Heselton, Emma Lauro et Thomas Teurlai

Une exposition imaginée par Lola González sur une invitation d'Éric Mangion

06.02-17.04.22

2017
Coopérative de recherche de l'ESACM, Clermont-Ferrand, France

### Rencontre avec Émilie Brout & Maxime Marion

Émilie et Maxime enseignent à l'école d'art de Clermont-Ferrand où je suis en résidence de recherche pour un an. Je vais avoir la chance de les rencontrer lors de dérivés nocturnes, surréa-listes comme seule cette ville le permet. Jamais vu un endroit si sombre le jour et si lumineux la nuit. Nous l'arpentons, bien entouré-es, jusqu'au petit matin. Je découvre peu à peu leur travail et suis tout aussi fascinée par ce qu'ils font que par ce qu'ils sont. Leur dernier film *A Truly Shared Love* est, pour moi, un monument de l'art vidéo contemporain.

#### 2019 Ebabx à Bordeaux, France Rencontre avec Emma Lauro

Première année d'enseignement, Emma est en 4<sup>e</sup> année et rentre tout juste d'Argentine. Elle nous montre une vidéo qu'elle a tourné là-bas : *Orange*. Je regarde ses images avec une attention que je reconnais, celle qui me traverse quand je suis face à quelque chose qui me touche profondément. Sans savoir pourquoi, je pense directement aux romans qui me hantent et me dis qu'Emma et son travail ont quelque chose à voir avec cette écriture et qu'iels hanteront, c'est certain, d'autres personnes que moi.

#### 2021 Festival Lisle Sauvage en Dordogne, France Rencontre avec Zoë Heselton

Zoe a grandi dans le village où nous venons de nous installer avec Malak, mon compagnon. On nous présente, elle vit maintenant ailleurs, mais elle est de retour par ici car invitée à donner un concert. Je sais au premier regard que nous avons beaucoup en commun et que sa simple présence me boule-verse. Nous sommes fin juin, il fait très chaud, elle se met à chanter. Dès ses premières notes à la guitare et ses premiers mots je me tourne vers Malak, nous sommes dans le même état. Alors que Zoë lit un poème, je ne peux m'empêcher de regarder les gens autour de moi. Assise au premier rang, mon amie Coline pleure, je me retourne et mon regard croise celui de Thibaut, des larmes coulent aussi sur ses joues.

Lola González fait le récit de ses rencontres avec les artistes de l'exposition.

#### 2013 Crédac à Ivry-sur-Seine, France Rencontre avec Corentin Canesson

Lui aussi aime *Les Détectives sauvages* de Roberto Bolaño, ce sera la première personne avec qui je vais partager ce secret. En 2017, au Crédac à Ivry, nous nous retrouvons, première exposition en solo, mais côte à côte, fondatrice pour chacun de nous. J'aime profondément ses peintures et sa façon de vivre avec elles, lui et elles me parlent, sans que je sache encore pourquoi. Nous avons plus qu'un livre en commun et je sais alors que nous nous retrouverons.

#### 2016 Athènes, Grèce Rencontre avec Thomas Teurlai

En résidence de recherche, nous errons dans Athènes. Cette ville nous bouleverse. Mal à l'aise dans l'hôtel luxueux où nous sommes logé-es face aux systèmes de survie que mettent en place nos ami-es danseuses et danseurs grecs avec qui nous collabo-rons, nous buvons beaucoup de raki, parlons peu et devenons ami-es. Je rentre un soir dans sa piaule, il a court-circuité le réseau électrique de l'hôtel et vient de transformer les néons du plafond en strobos-copes. Je reste sans voix face à la capacité de Thomas à décaler le réel. Depuis, nous marchons non loin l'un de l'autre.

#### 2016 Rome, Italie Rencontre avec Abdelkader Benchamma

Hiver 2016, lors d'un workshop à bord du chalutier des écoles d'art de Bretagne, je me souviens de Kader allongé au fond de la cale du bateau. Comme moi, il a le mal de mer. Nous nous loupons. Été 2018, une grande tablée surplombe le paysage Corse. Il fait très chaud et nous sommes toute une bande en résidence à Providenza. Kader est là avec des amis, ils rient. J'ai envie de les connaître mais nous sommes si nombreux que je me perds parmi d'autres. C'est à la Villa Médicis à Rome un an plus tard que nous nous rencontrerons et que je découvre son travail et nos lectures communes. Comme les motifs d'un rêve qui resurgit régulièrement, les dessins de Kader m'apparaissent de jour comme de nuit.



**LG** J'ai proposé à chaque artiste de donner une image qui serait imprimée sur des cartes postales en vue d'être offertes à celles et ceux qui visiteront l'exposition. C'est un cadeau et un souvenir. Cela peut être envoyé à travers le monde, c'est anti réseaux sociaux et pro écriture manuelle. Ce sont des images physiques, inventées par les artistes de l'exposition qui peuvent infiltrer le réel, se retrouver sur un frigidaire en Argentine, dans une chambre à Naples, servir de support à l'écriture de nouvelles histoires et d'échanges par et pour les visiteurs et visiteuses de cette exposition.

**ÉM** Enfin, une fois l'exposition produite, comment pourrez-vous juger des liens qui vous auront unis entre artistes ?

**LG** Je me sentais déjà personnellement liée à chacun-e d'entre elleux, pour toutes les raisons amicales, de travail et de pensée déjà évoquées. Le fait de les avoir vu-es se rencontrer cet hiver a confirmé mon intuition qui était que malgré leurs différences d'âge, de parcours et de médiums, il y a une douceur et une force d'engagement dans le travail qui permet un rapport de confiance et d'échange.

Je ne me permettrai pas de juger ce qui les liera dans le futur, mais de par leurs retours je sais déjà qu'ielles sont heureux ou heureuses de s'être rencon-trées et de vivre cette aventure ensemble. Il faudra aussi leur poser la question.

complexités, et que je souhaitais que cette exposition laisse de la place à toustes pour montrer plusieurs pièces en discussion avec les autres.

Nous avons donc passé quelques jours ensemble à Nice cet hiver, et ce fut un très beau moment de rencontre et d'échanges. Je tenais à ce que nous nous montrions nos travaux, que chacun-e d'entre nous comprenne où se situe l'autre, que cela ne soit pas une exposition collective ou des œuvres sont posées les unes à côté des autres sans que les artistes sachent et décident ce qui fait sens pour elleux. Qu'il y ait de la place à la fois pour l'individu et le collec-tif. Tout comme elleux, j'ai montré mon travail, et leur ai proposé pour l'exposition commune quelques pièces vidéo peu montrées jusqu'ici ou d'autres plus récentes qui feraient des clins d'œil à leurs travaux. La vidéo *Tonnerres* est mise en espace en parallèle de cette exposition, dans la galerie carrée. Elle peut être vue comme une introduction car elle contient en elle-même beaucoup d'informations sur la façon dont j'ai eu le plaisir de travailler à la Villa Arson. Elle parle de lieux communs, de collabora-tions avec mes ami-es, avec les étudiant-es et l'équipe de la Villa et de l'école de danse de Cannes et de cette catastrophe naturelle sur un territoire proche. Je ne dirais pas qu'elle est un *tempo* visuel mais, méta-phoriquement, plus le coup de feu de départ de notre course contre la montre.

**ÉM** Pourquoi «course contre la montre» ?

**LG** Disons que *Tonnerres* dessine une urgence. Le rythme des mouvements des corps, des paysages et des maisons et vallées dévastées qui la ponctuent donnent la sensation que les choses s'accélérent, et la danse finale est ambiguë. Ces jeunes gens rendent-ils hommage à la tempête ? L'appellent-ils à nouveau ? Souhaitent-ils en déclen-cher une nouvelle ?

Pour ma part, il me semble évident que les géné-rations prochaines semblent avoir une conscience bien plus forte de ce qui vient et de ce qui est à faire pour préserver ce que nous n'avons pas encore détruit. Je parle là d'une attention et d'une conscience accrue du changement climatique, des situations politiques et sociales violentes et inégales, de la montée de l'extrême droite en France et ailleurs.

**ÉM** Les médiums sont très variés. On passe de la peinture à la poésie, à la vidéo, au son, au dessin, à la sculpture et à l'installation. Est-ce volontaire de votre part ?

**LG** Oui, c'est volontaire, je suis vidéaste mais je regarde beaucoup d'autres médiums. Les artistes que j'ai invité-es sont tout autant des individus que j'aime et respecte que des artistes dont les pratiques me fascinent. Je ne saurais pas bien l'expliquer mais je tenais à ce que cette exposition n'enferme rien ni personne. Je ne sais pas si nous y parviendrons mais j'espère qu'elle montrera les différentes tentatives que nous toustes mettons en place pour illustrer, dire nos doutes, nos peurs et nos croyances envers ce qui vient.

**ÉM** Pourquoi avez-vous fait réaliser ces cartes postales distribuées à l'entrée de l'exposition ?